

Recherches sociographiques



Irving ABELLA et Harold TROPER, *None is Too Many*

Pierre Anctil

Volume 25, Number 1, 1984

Le gouvernement du parti Québécois

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056080ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056080ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Anctil, P. (1984). Review of [Irving ABELLA et Harold TROPER, *None is Too Many*]. *Recherches sociographiques*, 25(1), 138–141.

<https://doi.org/10.7202/056080ar>

passagers de véhicules automobiles parmi l'ensemble des victimes s'accroît considérablement, alors que *celle des piétons et des cyclistes diminue beaucoup.* »

Il me semble qu'il y a incohérence entre ces deux conclusions. Étant présentement engagé dans une recherche sur les moyens de modifier substantiellement le constat des accidents routiers chez les jeunes automobilistes québécois, je reproche à l'auteur son incursion un peu hasardeuse dans le champ des mesures de prévention. Une simple mise en parallèle des mesures d'intervention et des statistiques, période pour période, ne constitue pas une façon scientifique de travailler. Il peut exister, et il existe souvent, un décalage dans le temps qui rend « fantaisiste » le parallélisme temporel. J'aurais, par ailleurs, trouvé normal de voir énoncer certaines hypothèses spécifiques à vérifier. J'estime donc que l'auteur n'a su éviter un certain flottement dans ses interprétations qui affaiblissent la portée des analyses, par ailleurs assez rigoureusement menées. Je pense que le passage de la causalité des accidents à la causalité des blessures/mortalités génère de l'ambiguïté dans l'ouvrage.

Sur le plan de la forme, la présentation est agréable et le texte plutôt dégagé. Le français est d'assez bonne facture. La table des matières n'échappe pas à une certaine hétérogénéité de contenu ; le lecteur n'y trouvera pas le fil conducteur. Les appendices seront précieux et la bibliographie est assez élaborée. Elle comporte toutefois un point faible : l'absence d'études évaluatives, notamment sur les stratégies éducatives. Dans l'ensemble, l'ouvrage demeure un outil de travail qui, malgré ses lacunes, recèle de précieuses données et renseignements.

Lucien LAFOREST

*Faculté de médecine,
Université de Sherbrooke.*

*École d'hygiène et de santé publique,
Université John Hopkins, Baltimore.*

Irving ABELIA et Harold TROPER, *None is Too Many*, Toronto, Lester and Orpen Dennys, 1983, 336p.

Par un jeu de circonstances fortuites, j'ai entrepris la lecture de *None is Too Many* juste après celle de deux livres-témoignages sur le traitement infligé aux Juifs par le régime hitlérien (*Righteous Gentile* de John BIERMAN, Viking Press, 1981, et *Schindler's List* de Thomas KENEALLY, Penguin Books, 1983). L'holocauste est un fait unique dans l'histoire de l'humanité quand, pendant quelques années, les immenses ressources militaires, scientifiques et administratives d'un État furent mises à la disposition d'une idéologie prônant l'élimination physique des « races inférieures », dont avant tout celle du peuple juif. Les résultats d'une telle politique sont aujourd'hui connus dans toute leur ampleur. Figurent en tête de liste d'un triste décompte six millions de Juifs assassinés et, comme corollaire, la disparition d'Europe de l'Est d'une culture juive originale qui avait connu un développement plusieurs fois séculaire basé sur la langue yiddish, l'interprétation stricte de la Torah et l'économie du *shtetl*.

Un tel bilan n'eut rien d'abstrait pour ceux qui furent les victimes toutes désignées du nazisme. Plus de quarante ans après de tels événements, nous réagissons malheureusement à l'histoire de l'holocauste comme les lecteurs du siècle dernier à *Vingt mille lieues sous les mers* ou à *Voyage au centre de la terre*, c'est-à-dire comme s'il se fût agi d'un aspect invraisemblable et lointain de l'activité humaine... L'holocauste, qui vit l'invention de techniques d'oppression et d'élimination

d'une ampleur inégalee et qui fut l'occasion de comportements meurtriers à l'échelle quotidienne, souvent dirigés contre les membres les plus inoffensifs et les plus démunis de la société, se déroula pourtant sur le continent des Lumières, dans les replis mêmes de la vieille Europe, quelque part dans les plaines et les vallons qui s'étendent entre Paris, Vienne et Moscou. Il faut, par exemple, lire le récit des atrocités commises en 1944 contre les Juifs hongrois, dont plus de la moitié furent pourtant épargnés par l'avance de l'armée rouge, pour mesurer pleinement l'ampleur des souffrances qui s'abattirent sur cette population cible, et l'absurdité parfois totale des châtements qu'elle dût subir de la main de Eichmann et des militants du parti nazi au pouvoir à Budapest. Le sort des ghettos juifs de Pologne ou de Russie occidentale fut plus effroyable encore, quand les avocats de la solution finale y disposèrent de plus de temps pour mettre en œuvre leur appareil de mort. Le livre de Abella et Troper apparaît ainsi dans une tout autre lumière, une fois connus les détails sinistres qui sont le legs de toute une période de l'histoire juive en Occident.

None is Too Many n'est cependant pas un livre sur l'holocauste, mais sur l'effet que le massacre perpétré en Europe eut sur la population canadienne, qu'elle soit juive ou non, et sur l'élite politique et intellectuelle du pays. C'est en somme à un miroir que nous renvoient les auteurs, où nous voyons se refléter l'ombre du génocide juif sur le fond placide et bien pensant de nos institutions canadiennes. D'abord menacés d'exil, puis expulsés d'Allemagne, plusieurs Juifs d'Europe centrale vinrent solliciter, dès 1933, auprès des représentants du gouvernement d'Ottawa installés à l'étranger, un droit de refuge sur notre territoire, soit permanent ou, en dernière instance, temporaire. À mesure que les années trente passaient à l'histoire, les pressions se firent de plus en plus contraignantes sur les Juifs d'Europe centrale, puis des territoires occupés, jusqu'à la solution finale que l'on sait, quand la mort fut érigée en politique d'État. Tout au long de ce déroulement cynique, les citoyens étrangers de religion ou d'origine juive furent systématiquement refoulés par le département de l'Immigration canadienne, et avec d'autant plus de zèle que se précisait la politique raciste des Nazis, un peu comme si on abandonnait à leur sort les victimes d'un naufrage, sous prétexte de leur race ou de leurs convictions religieuses.

Mis à part le fait que cet épisode de notre histoire méritait certes d'être mis en lumière, le livre d'Abella et Troper fouille avec une compétence peu commune les motifs précis qui firent que l'on abandonna les réfugiés juifs à eux-mêmes, autant sous l'angle des contraintes bureaucratiques propres au Canada que sous le rapport des réticences de la classe politique fédérale. Après tout, on ne pratique pas un antisémitisme radical sans y attacher un certain nombre de rationalisations plus ou moins abusives, et c'est précisément cette logique interne et souvent de nature pseudo-morale que Abella et Troper ont pu si brillamment exposer, peut-être pour la première fois dans le cas qui nous intéresse. Pendant plus de quinze ans, de 1933 à 1948, le peuple canadien — dont au premier rang des personnalités comme Mackenzie King, Vincent Massey ou Ernest Lapointe — détourna les yeux de l'holocauste et des conséquences du nazisme pour les populations juives européennes, comme s'il se fût agi d'un phénomène géologique affectant la configuration morphologique du fond des mers. Il fallait en effet faire appel à un arsenal de conceptions antisémites particulièrement bien pourvu pour en arriver à un pareil résultat, en plein pendant la période la plus sombre de l'histoire juive moderne, et tandis que d'autres catégories d'immigrants étaient admis au Canada.

L'aspect le plus intéressant du livre consiste à mon avis en ce volet de l'œuvre qui étudie la réaction de la communauté juive canadienne, placée devant autant d'entêtement de la part des autres Canadiens à ne rien voir et à ne rien entendre des rumeurs d'une guerre mondiale sur le point d'éclater, et de ses conséquences pour la judaïté européenne. La lecture de *None is Too Many* montre à quel point les Juifs canadiens, qui formaient une communauté de soixante mille âmes en 1931, n'eurent aucune influence sur le déroulement des politiques du gouvernement fédéral, pas même celles qui les concernaient au premier chef. (« Thus, any notion of a Jewish community that was well-financed, well-organized and united in a common cause during the crucial years immediately preceding the war is a fiction. » P. 14.) Abella et Troper excellent d'ailleurs à montrer comment et pourquoi des Juifs canadiens aussi éminents que Samuel Jacobs, H.M. Caiserman, Samuel Bronfman ou Saul Hayes durent s'avouer impuissants, et ce à un très grand nombre de reprises, à

entamer même un peu la résistance de la députation fédérale à introduire une politique d'immigration qui aurait arraché plusieurs Juifs des griffes de la mort. Toute l'effervescence et l'émotion qui traversèrent à cette époque la communauté juive canadienne, concernant la question des réfugiés, jette une lumière crue sur ses diverses composantes et sur la direction que devait prendre son leadership institutionnalisé au cours des années subséquentes. *None is Too Many* constitue ainsi une introduction valable à l'identité complexe et multiforme des Juifs canadiens d'origine européenne, même si les auteurs ne conçurent pas leur livre avec ce but en tête.

À part quelques longueurs, inévitables quand la méthode de reconstitution historique employée est basée en grande partie, du moins pour ce qui est du texte, sur des documents gouvernementaux, la faiblesse principale de l'ouvrage consiste en son traitement de l'opinion québécoise face à l'émigration juive. Je suis prêt à admettre que cet aspect de la question est particulièrement difficile à traiter, mais on aurait pu s'attendre ici à plus d'impartialité de la part de deux chercheurs qui maîtrisent par ailleurs très bien leur sujet pour ce qui est du niveau pan-canadien. Le rapport entre la population juive canadienne et le Québec français est à mon avis inassimilable à celui que les Juifs entretenaient à cette époque avec la majorité anglophone. Les deux ordres de réalité ne peuvent être mis en parallèle comme le font trop cavalièrement Abella et Troper, pour la simple raison que le Québec faisait face à l'ensemble canadien pratiquement de la même façon que la communauté juive elle-même, c'est-à-dire en tant que minorité luttant pour sa survie économique et son identité nationale. Qui plus est, la période étudiée, soit celle de la dépression et de la deuxième grande guerre, en reste une de crise profonde pour le Québec français, qui est atteint jusque dans ses structures premières par ces deux « catastrophes sociales ». Certes, les Québécois n'eurent pas à faire face, au cours des années trente, au péril radical d'un génocide imminent, mais ils ressentirent de façon fondamentale tous les effets du ralentissement économique de même que l'insécurité engendrée par les hostilités en Europe. Les auteurs de *None is Too Many* sous-estiment largement, dans leur analyse, ce fait d'une société québécoise minoritaire et prostrée face à la tourmente des années trente, même au strict plan de l'ensemble canadien.

Qu'il y ait eu des Québécois antisémites capables, à l'époque, de faire entendre leurs voix sur les tribunes publiques, et qu'il y ait eu des incidents anti-juifs au Québec, personne ne peut le nier ; mais de là à conclure que ce fait pesa amplement dans la balance fédérale au moment de régler la question des réfugiés juifs reste, à mon avis, très difficile à prouver. On n'a qu'à se référer à une autre crise, sur laquelle les auteurs de *None is Too Many* gardent malheureusement le silence, soit celle de la conscription de 1942, pour voir à quel point les votes « canadiens-français » comptèrent pour peu dans l'arène politique fédérale du temps. D'ailleurs, les auteurs n'affirment-ils pas fréquemment, au cours de leur étude, que King fut souvent prisonnier ou se cacha derrière le paravent d'un contexte international où dominait le jeu des superpuissances ; comme pour ce qui est par exemple du fiasco d'Évian en 1938. (« And if the Americans were going to do nothing significant, it was hardly likely that anything would be expected of the other countries assembled. » P. 31.) On peut imaginer le poids des opinions « canadiennes-françaises » à ce niveau de discussion...

À plusieurs reprises dans le livre, Abella et Troper se basent sur des sources secondaires pour amorcer une réflexion quant au rôle du Québec dans la crise des réfugiés. Ainsi, ils citent des documents internes au Congrès juif canadien pour affirmer que les démonstrations pan-canadiennes du 20 novembre 1938, en faveur de l'immigration juive, ne trouvèrent aucun écho dans la presse de langue française au Québec. (P. 41.) Même si, après une recherche exhaustive, cela s'avérait avoir été le cas, il faut se rappeler que, tout au long de cette période, le Congrès juif canadien et les autres organisations juives basées à Montréal n'entretenaient aucun rapport de quelque ordre que ce fut avec des institutions ou des groupes d'intérêts francophones. Autant Juifs que Québécois, en tant que membres de communautés constituées, ne crurent bon amorcer un dialogue constructif qu'à la fin des années cinquante, et encore, que très timidement. Plutôt que de décrire l'hostilité avouée des journaux francophones envers les Juifs, il aurait été plus juste de démontrer l'absence totale d'efforts de part et d'autre pour en venir à une compréhension mutuelle.

D'autre part, les opinions du *Devoir* ne sauraient résumer à elles seules l'ensemble des attitudes québécoises face à la question juive, tout de même plus nuancées qu'il n'apparaît au premier coup d'œil, surtout au lendemain du deuxième conflit mondial. (P. 234.) Ici, les auteurs tombent dans le même piège que Saul Hayes lui-même, qui avait retenu dans ses dossiers au Congrès une série d'articles du *Devoir* datés de 1946, et qui tous défendaient une politique de rejet de l'immigration. Conclure à cette seule lumière que l'opinion « canadienne-française » continuait, à l'époque, d'évoluer dans un climat antisémite global m'apparaît pour le moins simpliste, surtout quand d'autres sources moins nationalistes et traditionnelles, dont entre autres le très officiel *Congress Bulletin* (IV, 7, 1947), indiquent au contraire le début d'un dégel.

Quoi qu'il en soit, l'étude de Abella et Troper a au moins l'immense mérite d'ouvrir de nouveaux horizons de recherche pour ce qui est du sujet crucial que constituent les rapports interethniques au Canada. Si plus de Québécois s'étaient penchés sur ce champ d'études, le volet de *None is Too Many* qui touche au Québec aurait peut-être pu bénéficier d'une meilleure armature de base, et une meilleure compréhension de la scène montréalaise dans son ensemble en aurait sans doute émergé. (L'exception reste ici l'étude monumentale de David ROME: *Clouds in the Thirties. On Anti-Semitism in Canada 1929-1939*, Montréal, Congrès juif canadien, 1977-1981, 13 vols.) L'enjeu est de taille en effet quand, disposant d'une documentation peu élaborée, Abella et Troper conclurent à l'hostilité profonde (« *outright hostility* ») du peuple québécois envers leurs concitoyens juifs (p. 66), alors qu'ils jugent le Canada anglais indifférent au sort qui leur est fait (« *general apathy* »). Pour ma part, j'avancerais plutôt que l'ensemble du peuple québécois n'eut pas, en général, face aux Juifs une attitude tellement différente de celle de la masse des anglophones ; et que différa seulement chez les élites francophones le niveau d'intensité verbale avec lequel ils s'attaquèrent à la question. Or, toute l'histoire moderne du Québec nous enseigne que cette élite petite-bourgeoise se complut souvent dans les élans rhétoriques les plus gratuits, pour masquer justement son impuissance sur le front des combats socio-économiques véritables. Le débat, loin d'être clos, vaut certes qu'on le poursuive avec toute l'énergie nécessaire, d'autant plus qu'on peut, en dernière instance, juger de l'humanité d'un peuple par l'accueil qu'il réserve à ses minorités, dont les Juifs. On comprendra aisément qu'à cette lumière, la question de nos rapports historiques avec la communauté juive reste au cœur d'un questionnement vaste et essentiel.

Pierre ANCTIL

Institut québécois de recherche sur la culture.

Donald MACKAY, *Le paradis retrouvé. Anticosti*, Montréal, La Presse, 1983, 175p. Illustrations. (Adapté de l'anglais par Willie Chevalier: *Anticosti. The Untamed Island*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1979, 160p.)

Monseigneur Charles GUAY, *Lettres sur l'île d'Anticosti à l'honorable Marc-Aurèle Plamondon*, Montréal, Leméac, 1983, 315p. Photographies.

La Grande Île laurentienne demeure l'objet d'une littérature abondante. Nombreux sont les documents fondamentaux publiés depuis l'achat d'Anticosti par le Québec, en 1974. En outre, ont récemment paru plusieurs articles, des réimpressions d'œuvres classiques, telles celles de Crespel, Faucher de Saint-Maurice, Huard et Guay, de même que les ouvrages de McCormick et Mackay ; l'on prépare la parution du *Journal* de Martin-Zédé, l'ancien Gouverneur de l'Île. Toutes ces contributions s'influencent, puisant aux mêmes sources. D'une à l'autre, le lecteur trouve du familier, de l'attendu et quelques petites variantes et précisions.